

Chapitre

3

Les différentes formes de rapport à l'autre

« La vie est l'ajustement continu de relations internes à des relations externes. »

Herbert Spencer

Nous avons déjà pu commencer à préciser les caractéristiques d'une relation. Nous constatons tous les jours que la plupart des « rapports » entre individus ne sont pas vraiment des relations¹. Certains en sont radicalement éloignés ; d'autres s'en approchent plus ou moins.

1. Si l'on s'appuie sur la pensée de Spinoza, les rapports correspondraient au « deuxième genre de connaissance », alors que les relations relèveraient du « troisième genre », celui de la connaissance des essences...

L'aperçu critique que nous allons proposer n'est pas une grille à prendre au pied de la lettre pour décortiquer tous les rapports que nous expérimentons au quotidien autour de nous. Il voudrait être une aide concrète pour s'interroger soi-même sur ses propres façons d'entrer ou non en relation et sur ce qui est investi de soi : comment se repérer, comment mieux vivre ses relations. Il n'est pas question pour nous d'alimenter et de cautionner deux tendances actuelles aussi invalidantes l'une que l'autre : l'autocritique dévalorisante ; le dénigrement systématique d'autrui¹...

Relation ou non-relation ?

Voici quelques repères pour faciliter le discernement de chacun : repérer ce qui est « relation » et ce qui ne l'est pas.

La non-relation

Certaines personnes, nous l'avons vu, vivent en autarcie, fermées sur elles-mêmes. Elles ne réussissent pas à entrer en relation ou choisissent de se protéger de toute éventualité de contact réel avec l'autre. Il ne s'agit pas nécessairement de personnes « malades », répertoriées selon des critères médicaux, ni même accueillies dans des unités psychiatriques. Des personnages de premier plan, affichant une apparente réussite sociale, peuvent en fait refuser toute relation réelle et se comporter comme s'ils étaient seuls au monde.

1. Dans les deux cas, se croire responsable de tout ou rendre l'autre coupable du moindre mal, il s'agit d'une posture de « saturation », visant à se placer au centre de chaque situation et à s'imaginer tout pouvoir (ou tout savoir, ce qui revient souvent au même). Cf. S. Freud, *Totem et tabou*, Petite bibliothèque Payot, 2001.

« L'attaque fuite »

Lorsque l'altérité est considérée comme dangereuse en soi, la réaction de défense est souvent l'attaque, la fuite, ou les deux alternativement¹. L'attaque prédomine dans les moments où la personne se croit invincible ; la fuite lorsqu'elle se sent particulièrement vulnérable. Certaines personnes restent fixées préférentiellement à l'un de ces deux modes réactionnels². La prédominance de l'agression se trouve aussi chez les personnes qui ont tendance à prêter aux autres leurs propres intentions agressives cachées, et chez celles qui se sentent imaginairesment agressées par leur entourage, ou qui craignent de l'être. Cependant, tout schéma est restrictif et comporte en lui le risque de favoriser autant les jugements hâtifs que les mécanismes de « réduction ». Un individu peut être amené à devenir agressif pour se défendre dans une situation qui lui semble difficile, ou à fuir devant un danger (fuir est d'ailleurs une bonne idée lorsque le danger est réel³). Pour résumer : l'attaque et la fuite sont des mécanismes de défense parfois utiles, mais ils ne sauraient constituer des modes de relation.

La fermeture

Si la fermeture peut favoriser la « mise sous emprise » (se laisser emprisonner ou emprisonner l'autre), et donc les phénomènes sectaires, elle en diffère cependant au moins sur un point essentiel : l'enfermement mental, ou « fermeture d'esprit », est une façon particulière d'être au monde, en

-
1. Cf. W. Bion, *Recherche sur les petits groupes*, PUF, 1965.
 2. C'est le cas du garçon « marmonneur » dans *Charlie et la chocolaterie*, le roman de Roald Dahl, dont le rapport au monde – donc aux autres – se vit sur le mode de l'attaque permanente.
 3. Rappelons que notre souci est d'essayer de voir clair en soi ; certainement pas de renforcer la tendance fréquente à la morbidité, encore moins de « pathologiser » potentiellement tout comportement.

valorisant exagérément un aspect – souvent fictif – et en laissant de côté la complexité foisonnante de la réalité¹. Telles personnes voient le monde uniquement en termes d'argent, de culture, de diplômes, de pouvoir, de privilèges, de prestige, ou de savoir. Telles autres se focalisent exclusivement sur l'hygiène, la nourriture, la santé physique ou mentale. D'autres encore n'accordent d'intérêt qu'à l'assurance de leur jouissance, sexuelle ou autre. D'autres enfin ne font qu'une lecture politique ou religieuse de la réalité, à travers un schéma particulier et récurrent, etc. La multitude des facettes de la vie est évincée au profit d'un seul angle de vision de l'existence, dans lequel se complaît l'individu et dans lequel il cherche également à enfermer les autres². La fermeture mentale peut être le produit d'une éducation ou d'une idéologie.

La fascination

Le dictionnaire précise que fasciner est synonyme de captiver, envoûter, hypnotiser et séduire. Certaines personnes ne peuvent pas faire autrement que de chercher sans cesse à fasciner l'autre pour le convaincre de penser, ou le pousser à agir, dans le sens qui leur convient. Lors de profondes détresses, fasciner l'autre pour capter son attention semble être un mécanisme de survie chez l'enfant déboussolé. Ce mécanisme peut s'inscrire comme seul mode possible de rapport avec autrui. Plus généralement, la peur de déplaire ou d'être rejeté est une motivation fréquente du recours à la séduction. Il peut s'agir aussi de la volonté d'influencer pour anéantir chez l'autre toute capacité personnelle de

-
1. La fermeture est différente du « repli », qui est une attitude de rétractation, de retour en soi, plus ou moins long, visant à se protéger de ce qui est vécu comme envahissant ou injuste de la part de l'environnement. « Je jugeais tout le monde, tout le temps. Je me suis fermée dans une carapace de dureté pour me protéger », affirme une patiente.
 2. D'une certaine façon, Augustus, dans *Charlie et la chocolaterie*, s'est enfermé dans un univers tourné et tournant uniquement autour de la gourmandise.

réflexion critique : manipuler pour obtenir un avantage ou les faveurs de quelqu'un, masquer un secret honteux, réussir à tout prix, s'imposer quoi qu'il arrive, etc. La fascination est présente dans toutes les formes de mise sous emprise :

- captiver pour pousser à agir (comme certaines méthodes commerciales ou publicités, y compris dans le domaine politique) ;
- envoûter une personne, par exemple pour la faire entrer dans une secte ;
- hypnotiser pour réduire à la docilité et à l'obéissance (une des armes privilégiées des malades pédosexuels) ;
- séduire pour dévoyer l'autre et le faire devenir sa chose, l'objet rudimentaire de sa jouissance.

La voracité

L'enfant qui n'a pas appris à supporter ses frustrations, et à vivre le manque, devient rapidement dévorant¹. Avidé, il exige d'être comblé de gratifications variées (argent, bisous, bonbons, câlins, films, jeux électroniques, nourriture). C'est un « petit tyran » qui n'accepte pas le moindre délai dans la réalisation de sa volonté². Si la voracité de l'enfant n'a pas été transformée en capacité désirante, notamment à travers les échanges de paroles et l'accès à la connaissance, l'adulte demeurera fixé à ce type de fonctionnement très basique et existera sur le mode de la convoitise. L'avidité frénétique ne se limite pas à la boulimie alimentaire, vestimentaire ou sexuelle. Avoir et accumuler de l'argent, du pouvoir, de la renom-

-
1. Il s'agit souvent d'un enfant qui dérange, un enfant non accepté ou non « reconnu ». Cf. S. Ferenczi, « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », *Psychanalyse IV*, Payot, 1982.
 2. Ainsi est la jeune Veruka, qui exige – sur le champ – un « écureuil dressé » (*Charlie et la chocolaterie*).

mée, du savoir peuvent devenir les seules motivations. La voracité se nourrit et s'entretient elle-même. Les proches sont considérés comme des pions à placer et déplacer pour mieux parvenir à ses fins. Une enfant de onze ans, dans sa lucidité fulgurante, dit de sa mère malade : « elle crée le malheur des autres pour s'en nourrir »...

La jouissance

L'usage commun confond facilement jouissance et plaisir. Néanmoins, pour mieux comprendre de quoi il en retourne dans la réalité, il est nécessaire d'être beaucoup plus précis. Le Code civil définit la jouissance comme le droit sur les biens possédés, selon trois modalités : *usus* (utiliser), *fructus* (percevoir un bénéfice), *abusus* (détruire, ou vendre). Dans le domaine social, l'esclavage et la prostitution relèvent de cette définition de la jouissance. Le dictionnaire donne les synonymes suivants : possession, profit, usage, utilisation, auxquels il adjoint les notions d'excitation et de volupté. La jouissance serait donc l'excitation voluptueuse tirée du fait d'utiliser l'autre comme une chose que l'on possède et dont on tire un profit, quitte à le détruire ou le jeter après « usage »¹. Le sadisme est une des formes typiques de la jouissance, non pas tellement lors de pulsions sadiques isolées, notamment chez les enfants qui ont besoin de temps pour intégrer leurs impulsions agressives, mais lorsqu'il devient un système d'accroche interpersonnel. Le couple pervers sadiste/masochiste se fonde sur la course à la plus grande jouissance. La promotion sociale libertaire de ce couple comme « accord de deux volontés » (ce qui semble une formulation assez intellectuelle, vue l'importance majoritaire des phénomènes inconscients et pathologiques dans ce genre de « copule »²), n'enlève rien

1. Ainsi fonctionne Violette Beauregard dans *Charlie et la chocolaterie*.

2. Nous préférons utiliser le terme un peu cru de « copule », plutôt que couple, lorsque l'accrochage psychique du rapport entre les partenaires se fait autour de la jouissance, voire de pratiques sexuelles déshumanisées.

au fait qu'il ne s'agit pas d'une relation, mais d'un rapport de force, où domination et soumission sont instituées en vue d'un gain, non de pouvoir réel, mais de plaisir fantasmé. Au-delà de ce que deux adultes peuvent décider de vivre ensemble, faute de mieux et surtout hors d'une potentialité d'humanisation, le sadisme pose une grave question éthique lorsqu'il se double d'abus sur une personne plus faible ou plus fragile : élève, enfant, malade, patient, personne âgée, puîné¹... La jouissance est l'anti-relation même, souvent habilement grimée et travestie en apparence de relation, car elle se pare facilement des atours de la séduction.

La domination

L'histoire des civilisations est riche en légendes qui mettent en scène la domination d'un personnage sur d'autres. À tel point que la résurgence de la socialisation animale (avec son chef de horde) dans la culture des hominidés semble être une constante², ce qui la fait prendre – à tort – pour une « norme », donc pour une fatalité. De nombreuses formations (commerciales, financières, militaires) prônent l'élitisme comme valeur suprême. Chacun veut alors devenir « leader » et toutes les tactiques, même les plus basses, sont tolérées, voire promues, pour que « les meilleurs gagnent ». Une abondante littérature, d'apparence sérieuse, vante les mérites de la compétition, et de l'écrasement des « perdants » par les « gagnants ». L'ancienne ségrégation raciale ou sexuelle s'est mutée en « droit à l'oppression invisible » en fonction du mérite prétendu : classe sociale d'origine, diplôme, fonction dans l'administration ou l'entreprise,

-
1. L'institution banalisante du sadisme dans les réalités très morbides, orgiaques et retorses du « bizutage » serait à étudier longuement. Souvenons-nous de ce jeune conscrit russe se retrouvant amputé des jambes et mutilé de ses organes génitaux, en quelques heures d'un bizutage aussi barbare et que féroce !
 2. S. Freud, *op. cit.*

rang de l'école, savoir universitaire¹, etc. Parfois, l'intimidation, la menace et les représailles prennent le relais ; le système devient alors mafieux². Tous les moyens semblent justifiés pour assurer sa prédominance et surtout la soumission des autres, par un aveuglement durable, voire par la terreur.

L'influence

Il s'agit d'une forme de domination morale invisible, mais bien réelle et souvent tenace. Elle est surtout le fait du prestige dont sont auréolés les maîtres et les « gourous ». Toute personne perçue comme savante peut abuser du pouvoir de conviction qu'elle détient sur ceux qui lui sont liés : expert, journaliste, médecin, parent, pasteur (imam, prêtre ou rabbin), patron, professeur, psychanalyste, etc. Du fait de tous les phénomènes de transposition qui complexifient les rapports avec une figure magistrale, l'influence est difficile à repérer, surtout dans un premier temps et si le maître se place en position de référent unique ou supérieur à tous les autres. Un bon éducateur est celui qui favorise l'indépendance, la liberté, la marche vers l'autonomie, l'ouverture d'esprit, la pensée personnelle, la réflexion critique et la sensibilité profonde...

La protection ou « paternage »

Vouloir protéger l'autre³, ou demander à être protégé, est une forme de mise en contact possible entre deux personnes. Pourtant, celle-ci

-
1. *Le sourire de Mona Lisa* (film américain de Mike Newell, 2003) en est une illustration.
 2. Voir, par exemple, *L'ivresse du pouvoir*, film français de Claude Chabrol (2006).
 3. Nous ne parlons pas ici du « protecteur » ou de « protectorat », qui est une forme de domination, dans laquelle l'autre n'existe pas ; mais bien d'un début de sollicitude pour autrui... Cf. le « souci de l'autre » dont parle D. W. Winnicott, comme étape de développement après une phase de cruauté et d'indifférence, notamment dans *La nature humaine*, Gallimard, 1990.

restreint considérablement les échanges. Elle risque de figer l'ébauche possible de relation en un rapport rigide où les rôles sont définis une fois pour toutes : l'enfant et le parent ; la femme et l'homme¹ ; le faible et le fort ; l'actif et le passif, etc. Dans une vraie relation, les places ne sont pas assignées une fois pour toutes : l'un peut un jour être consolateur pour l'autre, et réciproquement dans d'autres circonstances ; l'accueil ou la générosité, donner ou recevoir, sont tour à tour mis en œuvre par les deux partenaires ; la protection et le soutien sont dispensés suivant les circonstances.

Le soin ou « maternage »

Être attentif, prendre soin de l'autre, soigner est le substrat de toute relation de l'adulte de tutelle avec le bébé. Sans cette sollicitude, le nourrisson ne pourrait survivre. Parfois, entre deux adultes, les prémisses de la relation parent-enfant représentent le seul mode d'attachement possible. Dans ce cas aussi, malgré les « bonnes intentions », une relation évolutive, juste et paritaire semble compromise, si ce n'est impossible. Le soin porté à l'autre pourrait vite se déformer en rapport systématisé : avidité dévorante, domination du « soignant » sur le « soigné » ; enfermement du plus fragile dans la médicalisation, influence sur sa pensée, jouissance d'avoir l'autre comme « petite chose » à sa disposition, protection étouffante et exagérée.

En revanche, comme à chaque fois, la fluidité, la mobilité et la souplesse expriment la « bonne santé ». Dans une relation vivante, à certains moments, non prédéterminés, l'un peut prendre soin de l'autre, et récipro-

1. La richesse de la *bisexualité psychique* assure la versatilité des énergies, des mouvements, des places et des rôles dans tout « couple » : de travail, de loisir, amoureux ou amical. Cf. S. Tomasella et K. Trystram, « Les configurations familiales atypiques et leurs implications humaines », *Le couple, si on en parlait ?*, Eyrolles, 2006.

quement à d'autres moments. Chacun(e) faisant preuve de créativité dans le soutien qu'il apporte à l'autre et dans la façon de le dispenser. Aucun protocole figé ; aucun rôle fixé. Tout est en mouvement, évolue, fluctue...

Voir clair en soi n'est pas se condamner

*« On ferme les yeux des morts avec douceur ;
C'est aussi avec douceur qu'il faut ouvrir les yeux des vivants. »*
Jean Cocteau, *Le Coq et l'Arlequin*

Les pages qui précèdent sont ardues. Elles présentent beaucoup d'informations complexes à la fois. Tout cela peut paraître décourageant... L'encadré en fin de chapitre sur « les entraves à la relation » propose d'autres repères pour faire le point sur soi-même ; cette fois-ci à partir de mécanismes bloquant la communication, plutôt qu'à partir d'une typologie de « rapports ».

L'expérience apprend que beaucoup de bienveillance, de confiance et de patience sont nécessaires aux prises de conscience profondes. Ne vous précipitez pas. Ne vous méjugez pas. Découvrir et évaluer ne peut se confondre avec accuser et juger. Prenez le temps de considérer tranquillement où vous en êtes. Peut-être aussi avez-vous déjà des idées sur ce qui vous a poussé dans certains retranchements, dont vous pourriez sortir sans dommages aujourd'hui. Percevoir ce qui fait impasse en soi et dans son existence ne saurait être l'occasion de se blâmer, mais plutôt le point de départ d'une jubilation : celle de découvrir comment évoluer et « grandir ». Il s'agit simplement de devenir à la fois plus humain et plus vivant...

Tisser des liens...

« La langue commune crée des liens plus forts que ceux du sang. »
Alice Parizeau, *Nata et le professeur*

La fréquentation, un préalable

Chaque personne en fréquente d'autres : les commerçants, les voisins, les collègues ou les parents, beaux-parents, grands-parents. Fréquenter quelqu'un ne signifie pas l'apprécier et l'estimer. Les discussions peuvent rester au niveau des banalités, des conventions, sans implication personnelle. Il ne s'agit pas d'une relation proprement dite... Pour autant, entrer en contact avec autrui, puis créer et entretenir une relation, requiert une fréquentation réciproque : conversations téléphoniques, courriers et visites. Au cours de ces rencontres répétées se tissent des liens plus ou moins forts et intimes, qui facilitent l'émergence possible d'une affection partagée¹.

La symbiose, une force fondatrice

L'étymologie grecque du mot symbiose désigne la « vie en commun » : vie (*bios*), avec (*syn*). La locution « vivre ensemble » exprime autant la communion (participer à l'unité) que la convivialité (partager la vie). La symbiose est le prototype de toute relation. Elle en constitue les fondements.

La naissance représente la fin d'une première forme, physique, de symbiose. Elle provoque une séparation d'avec la chaleur obscure et

1. C'est ce qui advient entre le jeune Charlie et le fantasque Willy Wonka dans *Charlie et la chocolaterie*.

feutrée de l'utérus maternel, autant que d'avec la douceur du placenta et la moiteur du liquide amniotique... Il est possible de dire aujourd'hui que la façon dont ont été décrites les premières interactions de la mère et de son bébé relève parfois d'une certaine sentimentalité, ancrée par une culture d'images d'Épinal sur la maternité. Les femmes « analysées » (celles qui ont vécu l'aventure de la psychanalyse) ou psychanalystes disent souvent qu'il n'existe pas d'instinct maternel. L'amour maternel serait un mythe, autant que le désintérêt du père pour son bébé. Avec le cri des poumons qui se déploient, le nourrisson est lancé dans la vie au grand air. Il va très rapidement se mettre en recherche de lien avec les personnes de son entourage. Les liens les plus forts qu'il tisse ne sont pas forcément avec une seule personne, mais avec celles sur lesquelles il sent qu'il peut s'appuyer : les plus fiables pour lui assurer sa croissance, notamment par l'apport de nourriture, de soins corporels, mais aussi de chaleur, de douceur et de paroles. Il est merveilleux de constater à quel point un bébé de quelques jours, et à plus forte raison de quelques mois, apprécie qu'un proche lui parle, à lui, petit humain plein de promesses.

La forte symbiose psychique qui se crée et se constitue avec les adultes les plus impliqués et présents repose sur la dépendance naturelle de l'*infans* : il a besoin des adultes pour survivre. Pourtant, bien au-delà, le désir existe chez le nourrisson de vivre de vrais échanges : sourires, regards, odeurs, mots, chansons, babillages, etc. Son monde relationnel est très intense et se réduit à quelques liens très forts : avec sa mère, son père, les aînés de la fratrie. Dans l'instant, le bébé se sent exister à travers l'autre, c'est-à-dire qu'il se différencie peu de son vis-à-vis : son identité repose en l'autre. Le parent est l'assurance autant que le support de son sentiment d'exister. Voilà la réalité de la symbiose : il ne s'agit pas d'une fusion mythique de deux êtres en un seul ; il s'agit de se reposer sur l'autre pour se sentir exister réellement. Pour le bébé, le parent semble détenir la vérité de son être à lui, de ce qu'il est. Il peut s'appuyer sur

l'adulte attentif pour éprouver la certitude d'exister. Le temps de l'auto-nomie – exister par soi-même – viendra plus tard¹...

Voici le témoignage de Patrice, un père de plusieurs enfants, racontant des années plus tard son expérience de symbiose avec son premier-né.

« Je me souviens comme si c'était encore aujourd'hui... Depuis que Samuel est né, je suis heureux, émerveillé, comme je ne l'ai presque jamais été. Il emplit mon esprit, mes pensées... Peut-être que je suis plus maternel que paternel avec lui ? Qu'importe ! Je l'entoure, je le protège, je joue avec lui. [...] Qu'est-ce qui fait qu'une relation existe ? J'avais décidé de faire en sorte que Samuel soit heureux et se connaisse lui-même pour vivre selon son désir. Pourtant, à l'époque, je ne savais pas encore ce qu'était vraiment une relation. Je créais un lien très fort avec mon fils. Je voulais qu'il ait une vie parfaite, qu'il soit celui que j'aurais pu être si j'avais vécu dans une famille plus accueillante. À chaque repas, je me transformais en clown pour que le repas devienne un jeu. Chaque soir, nous passions beaucoup de temps à lire des livres, puis je l'endormais dans mes bras en chantant et en le berçant. Lorsque les beaux jours sont arrivés, nous sommes allés au parc ou à la plage... Samuel a appris à marcher dans la nature. Je le rassurais en souriant, même lorsqu'il tombait. Dans nos yeux, il y avait beaucoup de rires. À la plage, nous étions toujours très proches. Il ne pouvait pas entrer en contact avec les autres enfants. En fait, à l'époque, je crois qu'il n'y avait pas d'espace possible pour d'autres relations. Samuel grandissait. Nous passions des heures à lire des livres. Nous jouions avec des jeux de construction, de la pâte à modeler, puis vinrent les jeux sur l'ordinateur. [...] Je crois que ce qui a été difficile pour lui, plus tard, dans ses relations avec les autres enfants, c'est le manque d'espace laissé par notre relation très forte et très proche, très exclusive en fait. Quand il était au parc, j'étais vigilant à l'extrême, je jouais

1. Cf. D. W. Winnicott, « Pour établir un statut unitaire », *La nature humaine*, Gallimard, 1990.

avec lui dans les jeux pour enfants, plutôt que de le laisser partir à la découverte des autres. En fait, je me rends compte que c'était moi, petit, que je protégéais... »

Ce témoignage honnête permet de faire la part entre ce qui est une symbiose porteuse de relation évolutive et ce qui serait une fusion imaginaire, mais aussi ce qui se rejoue d'un passé encore inaccompli, avec ce que le présent offre d'accomplissements potentiels des attentes de l'enfant d'autrefois, restées en souffrance. Après neuf ans d'une psychanalyse courageuse et de nombreux échanges avec ses proches, Patrice affirme sa conviction profonde, dans un grand sourire : « Une relation n'est possible qu'entre personnes de bonne volonté ! »

Oui, la « bonne volonté » est non seulement essentielle, mais nécessaire pour créer et développer des liens humains.

De reliance en relation

Si la symbiose est la réalité relationnelle du nourrisson et du petit enfant, elle représente aussi la puissance des vécus amoureux et le substrat de toute relation. L'élargissement que constitue le passage de la symbiose à la relation n'est pas que séparation, indépendance et conquête de soi : il est passage à une autre dimension ; celle de *la présence intérieure de l'autre en soi*. Il est alors question de parvenir à s'autonomiser pour vivre seul des moments de plus en plus longs, puis de se déterminer et de penser par soi-même. Ces franchissements successifs requièrent non seulement du temps, mais la capacité grandissante de se sentir en lien subtil avec l'autre : le lien demeure, rien ne peut l'effacer ou l'entamer. Le sujet n'a plus besoin de se relier physiquement à la personne estimée. Il sent vivre en lui la relation et peut chérir non seulement l'enfant, le (la) collègue, l'ami(e) ou l'aimé(e), mais également ce fil tissé entre eux qui les relie au-delà du matériel et de la seule présence physique. Alors seulement,

lorsque cette intériorisation est réussie, il est possible de parler de relation¹. Vivante et vraie !

Pour résumer, retenons pour l'instant qu'il ne peut y avoir de relation sans affinités réciproques, fréquentation régulière (même si elle peut être rare), une période plus ou moins longue de symbiose, l'intériorisation de l'autre et du lien, mais surtout la sincérité désirée et partagée. Hors de la vérité, de part et d'autre, aucune rencontre effective ne peut avoir lieu. Il ne s'agirait que de faux-semblants...

Invitation n° 3

Prendre le temps de goûter, mastiquer, savourer un met fin
(chocolat noir, fruit cuit, légume rare, mélange
nouveau, riz parfumé, thé blanc...).

Lorsque vous êtes plusieurs, partagez vos ressentis
en respectant l'expression des autres, sans chercher
à convaincre ni juger.

1. Nous pensons, par exemple, à la très belle amitié entre Alphonsine et Pipo dans *Le temps des porte-plumes*, film français de Daniel Duval (2005).

Quelles sont les principales entraves à la relation ?

Les freins à l'intérieur de la relation sont nombreux. Commencer à les repérer, pour les lever, augmente la possibilité qu'une relation se poursuive dans de bonnes conditions et soit épanouissante pour chacun(e).

L'*assignation* désigne une façon systématique de mettre une personne à une place déterminée, nécessaire à l'économie du système, voire à sa prétendue survie, sans laisser à cette personne la possibilité d'être qui elle est vraiment : la place assignée est assortie d'un rôle spécifique à jouer.

Le *commandement* est une « fausse loi », une injonction, plus ou moins ouverte, faite à un collègue, un enfant ou un proche. Il est « demandé » de réaliser une action ou de tenir un discours à sa place, pour se décharger de toute responsabilité, ou faire accomplir les « sales besognes » par une personne plus exposée et plus naïve, qui pourra facilement être désignée comme coupable.

La *compression* est un mécanisme d'acharnement sournois, souvent invisible, qui vise à pousser l'autre à se diminuer, prendre moins de place, se faire plus petit. Les personnes longtemps forcées à se rétrécir sont souvent devenues, malgré elles, enclines à se croire coupables et à présenter leurs excuses à tout propos, même lorsque ce n'est pas nécessaire.

Le *dépôt*, dans une relation quotidienne (travail ou vie en commun), consiste à léguer à l'autre, inconsciemment, une réalité intérieure angoissante ou impossible à formuler parce qu'impensée, ou impensable. L'autre se trouve dépositaire d'un fait psychique qui lui est étranger, qui l'encombre et peut même l'obnubiler, au point de l'empêcher de suivre le fil de sa propre vie intérieure, donc de se consacrer à son existence.

La *destitution*, qu'elle soit obtenue par cruauté, humiliation ou profanation, a pour but de faire croire à un individu qu'il ne mérite pas de faire partie de tel ou tel groupe. Au-delà de la honte liée à l'exclusion, l'intention profonde de la destitution est de priver quelqu'un de sa dignité d'humain.

L'*invasion* consiste à saturer l'autre, volontairement ou non, de faits, d'idées et d'informations extérieurs à son existence, encombrant son espace intérieur et le privant de toute possibilité de penser par soi-même.

Le *remplacement* est une façon massive et radicale de mettre un personnage du passé (souvent abusif, agresseur, autoritaire ; ou un défunt) à la place d'une personne réelle du présent et de prendre celle-ci pour ce fantôme du passé, souvent en lui faisant « payer » les crimes de l'autre.

.../...

LES DIFFÉRENTES FORMES DE RAPPORT À L'AUTRE

.../...

La *requête* est un mécanisme proche, même si elle est moins totalisante. Elle correspond à une obligation – supposée – faite à une personne du présent de répondre à la place, au nom ou pour le compte d'une personne disparue, autrefois adorée ou honnie.

(L'emprise, le harcèlement, et la manipulation, qui empêchent ou détruisent toute forme de relation, seront traités ultérieurement.)